

L'IMAGE DE L'ARMÉE ET DES CAMPS DANS LE THÉÂTRE COMIQUE DE LA FIN DU XVII^E ET DU DÉBUT DU XVIII^E SIECLE

par

André BLANC

Les gens de guerre sont loin d'occuper la place principale dans le théâtre comique de la fin du XVII^e siècle et le début du XVIII^e. On les trouve ici ou là, officiers, sous-officiers, hommes de troupe, mais on a rarement une image de l'armée en tant que telle.

Sans doute beaucoup des jeunes nobles de Molière appartiennent-ils à l'armée, mais cela n'est guère précisé et on ne saurait se fonder sur ce qu'il en dit, aussi bien comme caricature que comme portrait réel. Certes, Mascarille et Jodelet se vantent d'avoir commandé un régiment de cavalerie sur les galères de Malte, d'avoir emporté au siège d'Arras non pas une demi-lune mais une lune tout entière et montrent aux Précieuses les glorieuses cicatrices des blessures reçues à Gravelines et ailleurs (sc. XI). Dans *Les Fâcheux*, si Eraste rappelle qu'il a servi 14 ans, c'est pour prouver que son courage n'est pas en cause s'il refuse à un ami de lui servir de second dans un duel ; on n'y voit point de fâcheux militaire ; pourtant une vieille baderne intarissable sur ses campagnes eût fait aussi bon effet que l'enragé chasseur¹. Y aurait-il un tabou sur l'armée comme sur le clergé ou sur les hauts rangs de la magistrature ?

Les officiers sont assez nombreux chez les successeurs de Molière, surtout les capitaines, grade que l'on acquiert facilement, même sans appartenir à la noblesse, mais ils sont rarement représentés en tant que tels : leurs défauts, leurs travers sont simplement ceux de leur âge ou de leur origine, en particulier pour les Gascons. On en trouve une vingtaine² dans l'ensemble des comédies de Dancourt, alors qu'il n'est question que d'un seul colonel, aussi invisible que l'Arlésienne². Le plus souvent ils tiennent le rôle de jeune premier (même le colonel, ce qui indique la qualité de sa noblesse) et ils servent à l'intrigue, étant tou-

(1) Caricature, ajoutée après coup, sur l'ordre du Roi, de M. de Soyecourt, le Grand Veneur.

(2) *L'Opéra de village*, 1692.

jours sur le point de partir en campagne ou de venir en quartiers d'hiver. Un des poncifs de ce théâtre est leur absence en été, saison pendant laquelle les belles doivent se contenter des financiers pour leur faire la cour, lesquels devront laisser la place au « plumets » dès qu'approchera l'hiver. *L'Impromptu de garnison*, datant de 1692 met en scène une rivalité amoureuse entre un officier espagnol, gentiment mais fermement ridiculisé, et un officier français, ex-abbé devenu capitaine. Les poncifs n'y manquent pas : vanité des Espagnols, donjuanisme des Français. Des allusions précises y sont faites à la situation militaire, et la pièce se passe entre la prise de la ville de Namur et la reddition de la citadelle. C'est déjà presque l'esprit des guerres en dentelle : aucune haine entre les ennemis qui se rencontrent paisiblement pendant une trêve, dans un salon de la ville. Plus intéressant, peut-être, est dans *Le Retour des officiers* le fait que les deux jeunes premiers renoncent à une carrière militaire pour la robe ou la finance, afin d'obtenir la main de celles qu'ils aiment.

Ces officiers ne sont pas toujours parfaits : s'ils sont braves en général, voire un peu trop, surtout les Gascons, ils ne sont pas toujours très pressés de regagner leur garnison : le Clitandre de *L'Été des coquettes* n'y a pas mis les pieds, même s'il s'est fait offrir tout son équipage par la Comtesse. Le Clitandre des *Agioteurs* s'est fait casser pour n'avoir pu, faute d'argent mettre sa troupe en état et le Bracassak du *Prix de l'arquebuse* a été cassé lui aussi, probablement pour quelque malversation.

Les sous-officiers sont plus rares : un La Ramée, sergent, dans *La Femme d'intrigues*, se fait passer pour capitaine et garde pour lui l'argent destiné à la recrue de la compagnie. Le La Rose de *La Gazette* parodie la désinvolture avec laquelle cette recrue semble souvent avoir été rassemblée. Quant au Maugrebleu des *Vacances*³, neveu d'un procureur, c'est le type du soudard ivrogne et truculent, quoique avec beaucoup de modération pour une comédie. On observe une hiérarchie des goûts : les officiers s'intéressent aux jeunes filles, les sous-officiers à la bouteille. Leurs noms aussi sont différents : les premiers se nomment Eraste ou Clitandre, les autres sont connus par des sobriquets : A La Ramée, La Rose et Maugrebleu, il faut ajouter Jolicœur, La Verdure, Fusillard.

En 1691, Dancourt reprend le dernier acte d'une comédie de Poisson, *Les Fous divertissants*, pour l'accommoder et en faire un petit complément de spectacle. Le rôle principal est tenu par un soldat sans nom, logé par hasard, qui se prête à une diablerie un peu grosse pour les besoins de l'intrigue. Pour nous, le seul intérêt de la pièce réside dans son nouveau titre, *Le Bon soldat*, qui sonne comme un de ces oxymores

(3) Comédie de Dancourt, 1696.

fréquents dans les titres de comédies, tels *La Fille médecin*, *La Fille capitaine*, *L'Atrabilaire amoureux*, *Le Bourgeois gentilhomme*, etc. De même qu'il y a quelque contradiction entre *femme* et *savante*, il semble que, dans l'imaginaire bourgeois, un soldat ne saurait être bon.

Parmi toutes les comédies qui font allusion à l'armée, je voudrais m'attacher particulièrement à quatre ou cinq pièces, *La Fille capitaine* de Montfleury, *Merlin dragon* de Desmarres, *Les Curieux de Compiègne* de Dancourt et les deux pièces de 1722 ayant pour titre approximatif *Les Aventures du camp de Porche-Fontaine*, l'une, attribuée à Fuzelier, donnée au Théâtre-Français le 9 octobre, l'autre aux Italiens le 22 octobre. Comme on s'en doute, dans tous les cas, il s'agit de faire consentir parents, tuteurs ou rivaux à un mariage dont ils ne veulent pas. Dans quatre d'entre elles le moyen employé pour cela est un (faux) enrôlement forcé. Dans une seule, celle de Desmarres, on a recours au logement des gens de guerre. Etant donné la date de la pièce, 1686, il est difficile de ne pas penser aux fâcheusement célèbres dragonnades dirigées contre les protestants aux alentours de la révocation de l'édit de Nantes. Faut-il voir dans le nom de la victime, un certain M. de La Serre, une référence au gentilhomme huguenot célèbre, Olivier de Serres ? Je n'irai pas jusque-là ; d'ailleurs toute allusion religieuse est absente de la comédie comme est gommée toute atrocité : il n'est point de protestant qui ne se fût réjoui d'avoir à héberger des dragons de cette sorte, contents de boire son vin et de consommer toutes ses provisions. *Les Vacances*, que j'ai déjà mentionnées, parlent brièvement de ce logement des gens de guerre : Clitandre, capitaine de cavalerie a amené sa compagnie chez un certain Grimaudin, procureur qui s'est fait adjuger les terres de l'oncle du jeune homme, mais leur présence ne donne guère lieu à des effets comiques, pas plus qu'un faux enrôlement, là aussi. Le meilleur qu'on en tire est une réplique de Grimaudin, qui s'excuse auprès d'une dame de devoir la laisser un moment seule :

Ce sont les troupes du roi qui passent sur mes terres, Madame, je ne puis me dispenser de les recevoir. Entre seigneurs haut justiciers, on est obligé à certains devoirs l'un envers l'autre⁴.

La comédie de Desmarres, outre le récit des exactions auxquelles se livrent, « sans qu'il y ait besoin de battre personne » les seize dragons logés chez La Serre, lesquels qui se bornent à jeter les sacs d'avoine par les fenêtres, dépendre les andouilles de la cheminée, emporter le lard, couper la gorge à un grand coq d'Inde, menacer de mettre à la broche les poules toutes vivantes si on ne leur trouve de la viande et, bien sûr, boire le vin de la cave, contient une parodie d'exercice : cinq dragons aux noms effrayants, Sans-Quartier, Brise-Ménage,

(4) Scène X.

La Terreur, Sans-Raison, Marche-à-terre, tenant chacun un verre et un broc de vin, remplissent celui-là avec celui-ci, en avalent le contenu... et recommencent, en suivant rigoureusement des commandements qui sont un pastiche de ceux utilisés pour charger son fusil, tirer et recharger. Ce la donne, par exemple :

Prenez garde à vous, dragons on va faire l'exercice :
 A droite et à gauche rangez-vous sur deux files.
 A droite et à gauche portez la main droite au broc.
 Haut le broc.
 Portez la main gauche au broc.
 Posez vos brocs à terre .
 Remettez-vous.
 Portez la main gauche au broc.
 Tirez vos verres.
 Portez la main droite au verre.
 Portez le verre à la bouche.
 Soufflez les verres.
 Reprenez vos brocs.
 Haut le broc.
 Joignez les verres au broc.
 Chargez.
 Remettez vos brocs.
 Haut le verre.
 Ouvrez la bouche.
 Portez-y le verre.
 Tirez.
 Retirez vos verres.
 Prenez haleine.
 Halte-là.
 etc.⁵

Les autres comédies sont plus intéressantes. Le travesti qui a donné son titre à *La Fille capitaine* ne joue pas un grand rôle sur le plan militaire. Vêtue en «capitaine du régiment du Roi»,

Elle a l'air, dans cet équipage
 De ces petits fripons qu'on fait sortir de page⁶
 Pour envoyer à Malte apprendre leur métier,

(5) Desmarres, *La dragonne ou Merlin dragon*, 26 avril 1686, La Haye, Etienne Foulque; 1696. Scène XX. La pièce eut du succès : 33 représentations en 1686, puis une moyenne annuelle de 4,5 jusqu'en 1702. Après quoi, elle disparut du répertoire.

(6) Ils ont d'abord été pages chez le roi ou chez un grand seigneur pendant leur adolescence.

même si, pour effrayer le bourgeois rival de Damon, M. Le Blanc, on la présente comme

Un petit enragé qui ferraille sans cesse,
Jamais homme ne fut de si méchante humeur
Car il est étourdi, mutin, fin, querelleur,
Brave comme un César, mais brutal et capable...

[...]

Quand sa fougue le prend, Monsieur, pour moins de rien,
Comme on tue un poulet, il tuerait un chrétien⁷.

Au reste, il passe son temps à «faire la débauche avec un tas de vauriens comme lui».

Le capitaine en question, le vrai, a envoyé son sergent l'Espérance, rassembler les vingt hommes qu'il a besoin de recruter. Il en a trouvé dix-neuf (le vingtième sera évidemment M. Le Blanc !),

[...] tretous aussi grands qu'une perche.
Je les ai fait toiser ce matin dans sa cour.
Ils ont si pieds de haut et trois grands pieds de tour,
Et des barbes, morbleu, qui les rendent plus graves⁸.

Pour le reste, il ne manque rien :

A la fin, Dieu merci, j'ons tout ce qu'il nous faut.
Et je pourrons partir, si je voulons, bientôt.
J'ons mousquets, baudriers, épées, bandoulières,
Habits, chapeaux, souliers avec dix-neuf bons frères
Qui ne cherchent qu'à rire ; et j'espère demain
Quand j'aurons bu tretous six coups de chaque main,
Prendre joyeusement le chemin de la Flandre⁹.

Nous sommes en effet en 1672 au début de la guerre de Hollande, et l'on va s'égayer aux dépens des habitants du nord :

Par ma foi, ces Flamandes
Sont de bonne amitié. Quand je les visitons,
Leurs maris sont, morgué, plus doux que des moutons.
Il n'est point d'officiers qui ne trouvent fortune ;
Et jusqu'à leurs valets, chacun a sa chacune.
Le bon pays que c'est pour une garnison¹⁰.

(7) A. J Montfleury, *La Fille capitaine*, Paris, Pierre Le Monnier, 1672, II, 8.

(8) II, 1.

(9) IV, 1.

(10) *Ibid.*

Le pauvre Le Blanc a donc été enrôlé et laissé dans la compagnie d'aigrefins «qui lui soufflent au nez du tabac enfumé». Mais voici qu'il apparaît sur le théâtre, en uniforme et se plaint de la façon dont il a été racolé :

Ce fripon m'a donné deux écus malgré moi,
 M'a fait boire sans soif à la santé du Roi,
 A paré vingt pieds-plats de semblables jaquettes,
 A mais en marmottant mon nom sur ses tablettes,

 Et s'est fait mon parrain pour m'appeler La Rose¹¹.
 Avant de l'emmener L'Espérance lui demande :
 As-tu tout ce qu'il faut dedans ton havresac ?
 T'es-tu fait acheter des pipes, du tabac ?
 Le pauvre homme n'a pas mangé. N'importe :
 Va je boirons un coup tantôt à la Villette¹².

Les trois autres comédies, bien que ayant recours à des procédés analogues, ont la particularité de se passer toutes trois dans un camp. A vrai dire, seule la première, celle de Dancourt, est originale : elle concerne le camp de Compiègne de 1698. Donnée pour la première fois le 4 octobre 1698, la pièce eut un grand succès, malgré le départ de la cour pour Fontainebleau le 16 octobre ; les premières recettes dépassèrent 2.000 livres ; on la joua 25 fois à la suite, jusqu'au 27 octobre; puis le camp n'étant plus d'actualité, elle disparut de l'affiche. On la reprit en 1744 et on la joua de temps à autre jusqu'à la fin de l'Ancien Régime avec plus ou moins de succès ; en tout, elle connut 108 représentations..

En 1722, d'autres manœuvres eurent lieu, près de Versailles au camp de Porchefontaine. Se souvenant du succès des *Curieux*, Français et Italiens en firent ce que, au cinéma, on appellerait des remakes. La pièce française, *Les Aventures du camp de Porchefontaine*, par Fuzelier d'après le manuscrit¹³, ou plutôt par Grandval, fut donnée le 9 octobre; elle eut 11 représentations. Le 18, les Italiens donnèrent une comédie, dont le manuscrit porte le même titre, mais qui était annoncée sous la forme *Arlequin soldat au camp de Porchefontaine*., œuvre vraisemblablement de Pier Francesco Biancolelli, dit Dominique, comme son père. Elle ne connut que six représentations.

Les *Curieux de Compiègne* sont une petite comédie en un acte

(11) V, 4.

(12) V, 5

(13) On estime d'ordinaire que l'auteur en est plutôt Grandval.

de 23 scènes suivies, comme presque toujours, d'un divertissement chanté¹⁴. Deux marchands de la rue St-Denis, l'un de galons d'or, l'autre de drap, sont venus voir le camp. Pour mieux passer inaperçus, ils ont cru devoir revêtir un uniforme. Un jeune officier, aidé d'un de ses camarades, gascon, et de ses subordonnés va leur faire subir toute sorte d'avaries pour obliger l'un d'eux à lui donner en mariage sa fille, dont il est amoureux. Sur le mode comique, mais très fidèlement à en croire la *Gazette d'Amsterdam* et Saint-Simon, se trouve évoquée la vie militaire et mondaine du camp : manœuvres, visites, bals, tables ouvertes, etc.... et les dettes que cela entraîne. Sans oublier en contrepartie l'enrichissement des paysans du coin, qui tiennent auberge ou louent des chambres, l'enthousiasme de certains visiteurs -ou visiteuses -, la déconvenue des autres. Les deux marchands se sont fait bousculer et houspiller, voire frapper à coups de canne. On les menace même de châtiments militaires : de les mettre au drapeau ou à cheval, ou de leur faire porter la terre, on apporte en cérémonie un cheval de bois¹⁵. Il est curieux de voir que cette évocation des châtiments a été modifiée et considérablement atténuée sur le manuscrit, peut-être à la reprise de 1744.

Dans la première des comédies de 1722, un tailleur, Rognetout, et un chapelier, Castor, dont il compte faire son gendre, ont voulu visiter le camp et ils ont revêtu, eux aussi des habits galonnés et des plumets. Le Chevalier, capitaine, est tombé amoureux de la fille du tailleur, sans savoir qui était son père et, comme dans *Les Curieux* et *La Fille capitaine*, on va contraindre celui-ci à accepter le mariage pour échapper à quelque châtiment, car, là aussi, on a enrôlé les deux marchands par surprise. Par ailleurs, pour les besoins de l'intrigue, la jeune fille, accompagnée d'une amie, est venue voir le camp, malgré l'interdiction de son père.

Pour qu'on les laisse entrer, Rognetout et Castor ont prétendu qu'ils étaient des volontaires. On va les prendre au mot et les accuser de désertion parce qu'ils ne se sont pas rendus à une demi-lune dont ils avaient, à ce qu'on leur dit, mission de s'emparer. Ils vont donc être traduits devant un conseil de guerre, qui les fera passer par les armes, ce qui ne veut pas dire qu'ils seront exécutés, mais que le régiment défilera devant eux en leur tirant dessus avec des fusils seulement chargés de poudre et à une distance telle qu'ils seront simplement «un peu rissolés» :

(14) Voir *Théâtre du XVIIe siècle*, coll. de La Pléiade, t. III, Paris, Gallimard, 1992., p.483-515. Texte établi, présenté et annoté par André Blanc.

(15) Scène XVIII. *Mettre au drapeau ou au piquet* : obliger le coupable à rester un certain temps debout sur un pied, l'autre étant posé sur un piquet pointu ; *porter la terre* à des fortifications est plutôt une corvée qu'un châtiment à proprement parler ; *le cheval de bois* est une poutre de section triangulaire, sur laquelle on installe le soldat puni à califourchon, parfois avec des boulets aux pieds pour rendre plus grande la douleur éprouvée dans la région périnéale.

«Ils ne pourront au plus que brûler vos perruques et vous noircir le visage pour cinq ou six ans.» Les deux bourgeois essaient de se défendre : on ne leur a pas envoyé de billet d'avertissement. Quoi ! dit l'anspessade, vous n'avez point entendu le tambour ? — Si, à en avoir la migraine, mais ils ne comprennent pas «la langue des tambours». On les emmène, prétendûment sans les maltraiter, mais avec force coups de plat de sabre. Inutile de dire que le sous-officier revient bientôt avec toutes les signatures désirées.

La pièce se termine par des chansons sur un thème attendu :

Un soldat chante :

Nos combats quoique vifs ne causent point de deuil.

Point de liste des morts au siège de Montreuil.

Pour les blessés, oh ! c'est une autre affaire :

On en fait la liste à Cythère¹⁶.

Du vaudeville final, je vous cite deux strophes, l'une à sous-entendu égrillard :

Un vieux Crésus par ses ducats

Peut désarmer une cruelle ;

Mais par la brèche il ne peut pas

Forcer jamais la citadelle.

Pata, pata, pan, pata, pata, pan, pan, pan,

Il va fort peu tambour battant.

Et la dernière :

Qui vive ? Etes-vous ennemis ?

Bon quartier, point de bruit de guerre.

Mais si vous êtes nos amis,

Marche à moi, Messieurs du parterre.

Pata, pata, pan, pata, pata pan, pan, pan,

Et défilez tambour battant.

L'autre pièce est beaucoup plus amusante. Conformément au style italien, son intérêt réside en une série de scènes désopilantes bien plus que dans une intrigue soignée . Nous retiendrons cinq points

D'abord une joute verbale, après quelques mots de Trivelin, officier, affirmant qu'il a toujours rêvé d'être guerrier en temps de paix. Colombine veut un mari. Trivelin serait prêt à l'attaquer si elle était disposée à se défendre, mais elle ne l'intéresse pas si elle bat la chamade tout de suite. Il veut une victoire qui «fasse un peu *gipailler*». Et un $\alpha\psi\omega\nu$ burlesque s'engage :

(16) Scène XVIII.

TRIVELIN : [...] Vive la guerre, vive la guerre !

COLOMBINE : Oui, morbleu, vive la guerre, mais la guerre amoureuse.

TRIVELIN : Fi donc, avec votre fichue guerre amoureuse, vive la poudre à canon.

COLOMBINE : vive la poudre à poudrer.

TRIVELIN : Vive les bombes, les carcasses¹⁷, les épées, les spontons¹⁸, les baïonnettes et les mousquets.

COLOMBINE : Vive les nonpareilles¹⁹, les moulinets²⁰, les coiffures en papillons²¹, et les pompones²².

TRIVELIN : Vive les combats, les sièges, les batailles, les assauts, le tabac et le fromage.

COLOMBINE : Vive les déclarations, les mines, les soupirs.

TRIVELIN : Pour moi, je ne saurais plus dormir qu'au bruit des tambours et des trompettes et la tête sur le havresac [...] Ah !, que je serais heureux si la postérité pouvait me trouver dans l'histoire avec un oeil crevé, un bras cassé et une jambe rompue.

COLOMBINE : Que je serais heureuse si nos neveux pouvaient me voir peinte sur un écran avec une boîte à mouches.

TRIVELIN : Pin Saou, oh ventrebleu, qu'un coup de mousquet chatouille agréable une oreille héroïque ;

COLOMBINE : Ah ! qu'un baiser amoureux [rayé] savoureux fait de plaisir à un mari qui est aimé de sa femme.

Trivelin fléchit : «Je vous laisse le champ de bataille, et ne suis pas en état de donner avec succès. Et en ce cas-là une belle retraite a son mérite.» Colombine l'invite alors à faire une revue des morts, des blessés et des prisonniers : tout cela est en elle : «mon espérance est morte, mon cœur est navré et ma liberté est prisonnière.»

TRIVELIN : Si cela est ainsi, portez votre espérance au cimetière et votre cœur au chirurgien. Et puisque votre liberté est prisonnière, qu'elle prenne la clé des champs ; pour moi, je ne m'embarrasse de cela, je cours à la guerre : adieu, ma mie.

COLOMBINE : Attendez, Monsieur. et quoi , ne voudrez-vous pas me mettre en garnison dans la citadelle de vos bonnes grâces?

TRIVELIN : Dites-moi un peu, ma petite grivoise²³, combien demandez-vous pour votre enrôlement ?

COLOMBINE : Outre le vin du Roi, je prétends que vous me donniez tous les jours trois soupirs amoureux pendant tout le quartier d'hiver.

La conversation continue, avec des métaphores à double entente. Trivelin demande à Colombine quel nom de guerre elle veut prendre.

(17) «Machine à feu composée de deux cercles de fer qui se croisent en ovale, dans laquelle on met une bombe, avec des grenades, des canons, des pistolets, des feux d'artifice etc., revêtus d'une toile goudronnée, et qui se jette comme les bombes» (Littré).

(18) «Terme de marine, espèce de demi-pique dont on se sert avantagement dans les abordages» (Furetière). Selon Littré, l'esponçon était aussi porté par les officiers d'infanterie.

(19) «Sorte de ruban, fort étroit» (Littré).

(20) «Petit ornement de soie ou de ruban que portaient autrefois les dames» (Littré).

(21) «Partie d'une coiffe qui va s'élargissant comme les ailes d'un papillon» (Littré)

(22) Pompons ?

(23) Le *grivois* est un soldat d'origine étrangère. Le mot n'a pas encore de connotation ... grivoise.

COLOMBINE : Quel nom ? Appelez-moi Lustencile ; aussi bien on dit que les officiers aiment beaucoup leur ustensile²⁴.

Trivelin lui fait remarquer que les officiers changent d'ustensile tous les jours. Il ne veut d'elle que pour une campagne. elle cherche alors à se dégager, mais il l'arrête :

TRIVELIN : Attends, Lustencile, je me rends, nous ferons chambre ensemble ; tu as un petit air mutin qui me plaît, tes attraits ont pris mon cœur au défaut de sa cuirasse, et j'entrevois là de petits soleils capables de rançonner l'âme la plus ferrée à glace.

COLOMBINE : Miséricorde ! sont-ce des injures que tu me dis là ?

TRIVELIN : Qu'est-ce à dire, des injures ? Tu ne connais donc pas encore les fleurettes militaires. Il me prend envie de te bombarder quelqu'une de mes douceurs subalternes.

Enfin Colombine accepte de faire campagne avec lui, affirmant qu'elle lui fera «voir bien du pays²⁵».

Ensuite, Colombine explique la situation : sa maîtresse, Isabelle, fille d'un marchand de la rue St Denis, M. Bruscarel, est aimée de Lelio, comédien italien ; mais Bruscarel lui a refusé sa fille. Clitandre, capitaine de Trivelin et ami de Lelio veut forcer Bruscarel à ce mariage avant qu'il ne retourne à Paris. Isabelle aime Lelio, mais ne veut pas l'avouer.

Deuxième point : l'enthousiasme d'Arlequin devant le camp (sc. 3), inspiré de la pièce de Dancourt. :

ARLEQUIN : Ah ! la belle chose, l'agréable chose qu'un camp près de Paris. J'ai vu tout ce qu'il y a de plus curieux à voir : la tranchée, les chemins couverts, la brèche les lignes de circonvallation, les tantes, les cousines, les palissades, le retranchement, les canons, les piques, les mousquets, les trompettes chargées à cartouche, les soldats, les officiers, les vivandiers, les fouille au pot. Oh, che belle cosa, che bella cosa²⁶

Il raconte à Trivelin qu'on ne voulait pas le laisser passer «ces drôles-là ne savent pas vivre, ils m'ont donné bien des bourrades, mais j'ai soutenu tout cela à merveilles», transposition littérale d'une réplique des *Curieux de Compiègne*²⁷.

Arlequin ne connaît pas ce Monsieur Bellone, dont il entend tout le temps parler, il se prétend poltron, et lorsque Trivelin l'assure qu'il a une physionomie tout à fait martiale, il corrige «Tu veux dire mercuriale²⁸».

Troisième aspect : la vie du soldat, ses avantages et ses inconvénients. Trivelin affirme à Arlequin que le métier militaire est un excel-

(24) Les troupes de passage doivent être logées et nourries par les habitants du lieu : L'ustensile est le droit qu'elles ont « au lit, au pot, au feu et à la chandelle » Parfois, cet ustensile prenait la forme d'une indemnité.

(25) L'expression, cette fois, a un sens grivois.

(26) Cf. *Les Curieux de Compiègne*, scène IX.

(27) *Ibid.*, scène XVII. On reconnaît dans ces confusions de mots et ces expressions absurdes le burlesque propre au théâtre italien.

(28) Scène III.

lent métier : « les plaisirs et la bonne chère te suivront partout, jamais chagrin, jamais de tristesse, toujours en joie, quelle félicité, morbleu ! [...] les perdrix, les bécasses, les ortolans, voilà ton manger ordinaire [...] Goûte-moi de ce vin [réel ou imaginaire ?] Après la route, lorsqu'il sera arrivé au camp, il aura : «un bel appartement tout de plain-pied, où quantité d'officiers viennent lui rendre visite : on joue, on chante, on fume, on boit des liqueurs.²⁹»

Arlequin écoute avec intérêt ; mais quand on lui parle de reconnaître l'ennemi, il demande comment cela se peut lorsqu'on ne l'a jamais vu. Trivelin doit le lui expliquer et continue dans une hypotypose héroïque : Arlequin sera à cheval, lui qui n'est jamais monté que sur un âne. Bref, la bataille va s'engager ; un coup de carabine lui coupe un bras ; mais on écrit cette action à la cour et on le fait colonel d'un autre régiment, ce qui est une charge plus haute . Nouvelle bataille : « les ennemis font un feu de tous les diables. Zi, zi, pi, pa, Boum, han, tac ». Le tac est une grenade qui vient de lui emporter une jambe. Bagatelle ; on le fait panser ; on publie cette blessure dans la gazette et on le nomme brigadier. Félicitations. Nouveau combat. Les ennemis tirent au canon : Bondon, don, tac, tac. Un coup de canon lui emporte l'autre jambe et l'autre bras. Mais on écrit de nouveau à la cour et il est promu général.

ARLEQUIN : Je remarque une chose : «plus j'augmente en charge et plus je diminue en membres³⁰».

N'importe : il doit courir de tous côtés encourager ses soldats. Et de continuer :

TRIVELIN : «Le combat se donne, l'ennemi qui ne peut pas reculer parce qu'il a une grosse rivière derrière lui, se fait jour au travers de nos troupes, et se bat d'une intrépidité incroyable : de quel côté qu'on se tourne, on ne voit que meurtres et que carnage, les grenades, les bombes, les carcasses, les boulets, c'est une grêle de coups, pif, paf, zin, zon, bondon, tac.»

Mais un boulet lui emporte la tête... «Dès que tu seras guéri de tes blessures, on fera la paix et tu iras servir en Hongrie contre les Turcs.» Plus réaliste, Arlequin refuse d'aller servir en Hongrie sans tête ni bras ni jambes³¹.

Suivent quelques scènes d'intrigue sous forme d'une conversation entre Isabelle et Colombine : il est question des effets du printemps sur les filles. C'est la saison préférée d'Isabelle : pendant que les officiers sont à la guerre, la campagne rit, dit-elle. Oui, répond Colombine, mais Paris pleure. — Les arbres reverdissent. —Et les filles sèchent sur

(29) *Ibid.*

(30) *Ibid.*

(31) *Ibid.*

ped. On passe en revue satirique les différentes sortes de maris. C'est aux officiers que s'intéresse Isabelle ; pourtant, selon Colombine, «ils ne servent que par quartiers ; encore n'est-ce pas auprès de leurs femmes». Et Colombine fait l'apologie des comédiens. Finalement Isabelle se sent prête à devenir comédienne : elle paraît à son avantage aux chandelles ; elle a du teint, de l'enjouement, de l'embonpoint, de la gorge. Or, selon Colombine «la gorge est une partie à quoi les spectateurs s'attachent et plus principalement Messieurs du balcon, qui se mettent là exprès afin d'être plus à portée.³²»

Après quelques scènes avec Bruscarel, qui refuse toujours de donner sa fille à un comédien, on revient à l'armée. Trivelin menace Arlequin de lui reprendre sa hallebarde si sa recrue n'est pas faite dans trois jours. Arlequin proteste que ce n'est pas sa faute si les soldats désertent.

Quatrième point : comment faire des recrues. Trivelin et Arlequin commandent une tranche de jambon et invitent Bruscarel à boire avec eux. Trivelin lui passe commande d'un beau bonnet de brocart d'or bordé de fourrure et lui donne trois louis d'avance. Arlequin ira chercher le bonnet le lendemain. Il feint de ne pouvoir retenir le nom ni l'adresse et les fait écrire par Bruscarel lui-même. On porte des santés. Bruscarel, qui a fini par accepter l'invitation, trouve le vin délicieux. Puis Pantalon, en italien, invite Bruscarel à venir voir le fort : on va faire sauter la mine. Bruscarel refuse ; arrive alors Arlequin :

ARLEQUIN : Chapeau bas, messieurs (il lit) De par le Roi, il est enjoint à Maître Anastase Bruscarel , enrôlé dans la compagnie de M. le chevalier de Finbec, capitaine d'infanterie, de se rendre incessamment au Drapeau pour partir demain à quatre heures du matin avec le reste de la recrue. Et faute pour lui de s'y rendre, il sera puni comme déserteur suivant la rigueur des ordonnances.

Le tambour bat et rebat³³.

Bruscarel ne comprend pas comment il a été enrôlé. On lui explique qu'il a pris l'argent du roi et qu'il a signé sur les tablettes d'Arlequin. On le menace, on l'intimide, on l'arrête, on lui lie les mains et on l'emmène en cortège : «*Le tambour rebat. Trivelin marche le premier avec la hallebarde, Arlequin et les soldats se saisissent de Bruscarel*³⁴».

Un peu plus tard, Trivelin ordonne à Arlequin de faire faire l'exercice à sa nouvelle recrue, ce qui est notre cinquième et dernier point de références militaires ; mais Arlequin ignore en quoi cela consiste.

Trivelin à Arlequin : Commande à ta fantaisie : demi-tour à droit [sic], à gauche, présentez vos armes, compassez la mèche, soufflez sur le bassinet, tout ce que tu voudras.

(32) Scène VI.

(33) Scène XIII.

(34) *Ibid.*

Arlequin obéit, confond bassinoire et bassinet, etc. Arrive Lelio, ami de Clitandre, qui intervient auprès de celui-ci à condition qu'on lui donne Isabelle. Clitandre de son côté s'engage à obtenir le congé de Bruscarel, à condition qu'il lui rende tous ses billets. Bruscarel comprend qu'on lui a joué un tour. Il veut reprendre sa fille. Arlequin le couche en joue. Finalement, il cède.

Le vaudeville ressemble à ceux de la pièce française et de Dan-court : il rapproche vie militaire et vie amoureuse dans des propos métaphoriques souvent à double entente; ainsi :

Le bruit éclatant des trompettes
N'alarme aucun de nos guerriers.
Rassurez-vous, jeunes coquettes,
Nous ne serons pas moins entiers.

Dans une attaque bien complète
Le soldat n'est point en défaut.
Aussitôt que la brèche est faite,
On le voit monter à l'assaut.

Au passage, satire des procureurs :

Au camp certaine procureuse
Contre un grand clerc a combattu.
La dame était plus belliqueuse :
Le pauvre clerc y fut battu³⁵.

Sans oublier, avec variantes, l'appel aux spectateurs :

ARLEQUIN : A la guerre on a trop de peine,
Je n'y prendrai jamais parti.
Le parterre est mon capitaine ;
Je n'en veux point d'autre que lui.

ou :

On vient de sonner la retraite.
Bonsoir, mais revenez, Messieurs,
Ne délogez pas sans trompette :
Nous n'aimons pas les déserteurs.

Conclusion

On peut constater, somme toute, la richesse et la pauvreté relatives de cette présence de l'armée dans la comédie française et italienne. On y cultive les poncifs, mais on y voit aussi les réalités à travers des

(35) Cf. *Les Curieux de Compiègne*, scène VI, p. 490.

termes techniques. Toutefois, on chercherait en vain une idéologie quelconque. L'opposition entre militaires et commerçants est un lieu commun ; le thème des quartiers d'hiver et la tristesse de Paris, vide de « plumets », pendant l'été en est un autre. Quant aux dettes des officiers, il faut se garder de leur donner une portée sociale. Il me semble que, mises à part les références à l'actualité immédiate et leur utilisation comique, on peut retenir de notre étude deux points : l'un, très annexe, l'apologie du métier de comédien dans la pièce italienne ; l'autre plus général et qui nous concerne davantage en ce jour, c'est la vision de l'armée qui sert de toile de fond à ces comédies, vision double : celle, superficielle, de l'armée en parade (revues, défilés) et celle, sans doute plus exacte, des structures de l'armée. Cette dernière est marquée par une dichotomie entre les officiers et les autres : les premiers représentent l'élégance, la séduction, même si parfois ils n'ont guère de scrupule à duper quelque peu les bourgeois ; les autres, qui comprennent les sous-officiers et la troupe, sont des soudards grossiers, ignorants, et on ne les aime guère. Le soldat a rompu avec la société (qu'on pense au tableau de Greuze, *La Malédiction paternelle*) ; il appartient à un autre univers. Comme les religieux, mais temporairement et d'une façon implicite, le soldat connaît, pour ainsi dire, une espèce de mort civile. Le changement d'optique ne se fera qu'avec les volontaires de la Révolution, les soldats de l'an II et ceux des armées napoléoniennes. L'armée est indépendante de la nation³⁶.

*

* *

DÉBAT

André Blanc:

Jean Chagniot : Ce terme de “compasser la mèche” que l'on retrouve dans une pièce de théâtre encore en 1722, vaut pour le mousquet mais non pour le fusil qui l'a remplacé.

André Blanc : En effet, c'est un terme conventionnel qui correspondait encore à la réalité vers 1680-1685 mais a été conservé ultérieurement.

André Corvisier : Le terme de capitaine est très vague et ne correspond à aucune hiérarchie. Ce terme peut désigner aussi bien celui qui est à la tête d'une compagnie de gardes du corps : c'est alors un maréchal de France, que celui qui a formé un régiment d'infanterie provisoire pour le temps de guerre: ce peut n'être qu'une compagnie de 30 à

(36) Cette affirmation n'est pas tout à fait exacte. Comme l'a fait remarquer M. Corvisier, dès 1770, avec des pièces comme *Le Déserteur* de Sébastien Mercier, le regard porté sur l'homme de troupe commence à se modifier.

40 hommes.

André Blanc : Ce terme de capitaine est celui employé habituellement par le public ordinaire pour désigner les officiers. Dans une autre comédie de Dancourt, un brave paysan veut s'engager dans un "régiment de capitaines": c'était mieux que de soldats.

André Corvisier : La réhabilitation du soldat paraît antérieure à la Révolution et correspondre à des comédies sur le thème du déserteur. Le soldat n'est plus seulement le jeune homme perdu qui abandonne sa famille, on retrouve un homme sinon une victime. C'est au cours du dernier tiers du XVIII^e siècle que s'opère ce changement. Cette évolution a facilité les enrôlements sous la Révolution, s'y ajoutant aussi une nouvelle motivation.

Jacques Bernet : Certaines comédies du XVIII^e siècle et particulièrement l'opéra-comique, *Le Déserteur*, donnent une nouvelle image du soldat et de la guerre. Le beau-père du déserteur fait une sorte d'apologie de la guerre mais les filles répliquent "pourquoi les garçons pleurent lorsqu'ils doivent y aller?" L'évolution de l'image du soldat a bien commencé avant la Révolution.

Hélène Himelfarb : Une suggestion à propos de la suppression des châtiments physiques infligés aux soldats, peut-être n'a-t-on pas attendu la nouvelle version des *Curieux de Compiègne* de 1744. Je vois dans Dangeau qui écrit à la fin du camp de 1698, -et on sait que c'est un extraordinaire révélateur des conventions, de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut faire-, que "l'ordre du camp a été si bon qu'il n'y a pas eu besoin d'un seul châtiment pour les soldats".

André Blanc : En effet, dans la comédie de Dancourt, lorsque l'on veut mettre les bourgeois sur le cheval de bois, on fait remarquer qu'il n'y a pas de cheval de bois à Compiègne, il faudra donc en faire un spécialement.

Bernard Sevestre : Le cheval de bois est un châtiment infligé pour la grivoiserie des soldats et des filles publiques. On en trouvait un à la porte de l'hôtel des Invalides, peu avant 1700.

Françoise Maison : Quelle était la durée d'une représentation des *Curieux de Compiègne*? Représentait-on cette comédie seule, alors qu'elle n'avait qu'un acte et 23 scènes, ou avec d'autres?

André Blanc : Cette comédie est toujours représentée avec d'autres. Dancourt a composé de multiples petits comédies quand le théâtre avait besoin d'argent. Le roi, lorsqu'il séjournait pour la chasse à Fontainebleau, durant quatre à six semaines, emmenait avec lui les meilleurs comédiens des troupes françaises et italiennes. Les théâtres de Paris en étaient donc privés. Dancourt fabriquait alors une "nouveauité" afin d'attirer le public. *Les Curieux de Compiègne* furent joués le 4 octobre, la Cour partit pour Fontainebleau le 18 octobre; cette comédie put cependant être représentée jusqu'au début de novembre.

X: Le terme de bas officier n'a-t-il pas un sens péjoratif?

André Blanc : C'est un terme normalement employé.

André Corvisier : Ce terme ne deviendra péjoratif que par la suite et sous-officier paraîtra alors plus digne.

André Blanc : On trouve aussi pour désigner ces bas officiers, les termes de sergent, de caporal, ou encore d'anspessade, ce dernier correspondant à peu près à celui de soldat de première classe.

André Corvisier : Les officiers ont des noms de théâtre. Les bas officiers des noms de guerre qu'ils gardent du temps où ils étaient soldats; alors qu'à la fin du XVIII^e siècle on perd son nom de guerre et on retrouve son patronyme. Les soldats n'ont pas de noms du tout, ce sont "ceux qui n'ont pas de nom", la foule. On nomme les officiers, M. le capitaine un tel. On compte les soldats, il y a tant de soldats. C'est l'usage pour l'administra-

tion comme pour le public, le théâtre en rend bien compte.

André Blanc : Il est dommage que l'on n'ait pas joué *Les Curieux de Compiègne* à l'occasion de cette commémoration.
